

Jean-Jacques Gorog

Les fins de l'inconscient

Ce titre est une équivoque entre la fin – évocation de la fin de l'analyse, par exemple – et les fins, les buts. Il complique le jeu d'y impliquer l'inconscient. L'inconscient a-t-il une fin? Et puis s'agit-il du sujet, la fin de son analyse par exemple, ou bien de la fin du discours analytique dans son ensemble, de la fin de la psychanalyse, qui reste une possibilité que nous ne pouvons ignorer? Mais aussi quelles sont les fins de l'inconscient, quel est son but s'il en a un qui puisse être avoué?

Pour traiter toutes ces questions ou pour, au moins, permettre de les approcher, un retour sur ce qu'est l'inconscient me semble nécessaire.

Je prendrai comme point de repère un des textes qui est explicitement consacré à l'inconscient. Il a pour titre : « La méprise du sujet supposé savoir » (*Scilicet* n°1). Il présente un double avantage dans notre débat. D'une part, il évoque dans son titre même, la question du transfert – le sujet supposé savoir. D'autre part, il est strictement contemporain des énoncés sur la passe proposant la mise en œuvre du dispositif. A vrai dire, les quatre conférences de ce volume constituent un ensemble qui aborde à chaque fois la question d'un point de vue distinct : la passe, la méprise (S), la réalité (I), l'échec (R) correspondant respectivement à chacun des registres lacaniens avec la passe pour nouer le tout. Mais le rapport entre ce texte et la passe, en dehors de cette contemporanéité, ne saute pas aux yeux, aux miens en tout cas ; d'où mon titre qui cherche à en forcer l'entrée. Je ne crois pas avoir trop à m'étendre sur le fait que ce texte porte l'inconscient comme objet. Je me contenterai de la première phrase : « Qu'est-ce que l'inconscient ? La chose n'a pas encore été comprise » (p. 31).

Quel rapport entre cette mise au point datée sur l'inconscient et un certain nombre de questions telles que la fin de l'analyse, son enseignement, la formation, la passe, une école ?

Reprenons donc :

1/ Le rappel que l'inconscient inquiète, et que la politique des analystes qui consiste à rassurer le monde est une falsification : « la politique que suppose toute provocation d'un marché, ne peut être que falsification » (p. 31). Ici il s'agit d'accommoder la peste : « le fort peu rassurant qu'est l'inconscient, de sa nature » (p. 31). Pourquoi l'inconscient est-il si peu rassurant, *Unheimlich* ? Il n'y a pas de réponse directe dans le texte, sauf ceci que Freud le dit. Peut-être la suite nous aidera-t-elle. Il est sûr que c'est un facteur décisif de la difficulté des

analystes à s'entendre entre eux, dès lors qu'ils restent soumis à cette virulence de l'inconscient à effacer sa trace quelle que soit la qualité de l'analyse qu'ils ont effectuée à titre personnel.

2/ Une première définition quelque peu masquée, de s'avancer sous une forme négative, nous fournit une donnée de départ : « sa structure ne tombait sous le coup d'aucune représentation » (p. 31). Suivent une série d'exemples... de représentations, fallacieuses donc. Je ne retiendrai que le dernier qui vient fort à propos pour mon titre : « Ajoutons à la liste la téléologie, pour faire scission des fins de vie aux fins de mort » (p. 32). Notons que l'équivoque sur « fins » y joue pleinement sa fonction.

Ce ne sont là que « fausses prises ».

3/ Un abord positif se fait jour ensuite : le chaudron qui provient du *Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient* de Freud. Pour en rendre compte Lacan renvoie à son Séminaire sur *Les formations de l'inconscient* et le *Witz*, articulation même de l'inconscient avec ce point qu'il n'y a aucun espoir de métalangage. Ça paraît peu de chose mais comporte certaines conséquences : si le discours de l'inconscient ne peut pas fournir la théorie qui en rend compte et si d'autre part il n'y a pas métalangage, comment dire ce qu'est l'inconscient ?

4/ Je laisse de côté le Dieu d'Einstein et la ruse de la raison pour aller directement à la réponse : « il y faut ce que je dessine d'un procès noué de sa propre structure » (p. 34). Il est ici évoqué que le refoulement serait plus coriace une fois l'inconscient ouvert et refermé, avec comme conséquence l'idée d'une fin possible de l'inconscient sous la poussée irrésistible du behaviourisme. La critique se resserre progressivement pour faire de l'inconscient lui-même sa propre réduction : « c'est du mouvement même de l'inconscient de procès de la réduction de l'inconscient à l'inconscience, où le moment de sa réduction se dérobe de ne pouvoir se mesurer du mouvement comme de sa cause » (p. 35). Je ne respecte pas ici l'ordre des propositions pour tenter d'y faire apparaître quelque chose de cette « fin ».

5/ La définition positive vient enfin : « l'inconscient [...] c'est des pensées » (p. 35). Pour le cas où l'on n'aurait pas bien saisi que telle est la définition de l'inconscient, il nous le dit en grec et en latin. Il faut croire que nous avons bien du mal à nous en pénétrer ! Il se sert alors de la régression de la pensée pour faire valoir le vidage des représentations, essentiel puisqu'il nous a expliqué qu'il n'y a pas de représentation dans l'inconscient. Le vidage va se poursuivre avec « la gomme » : « y mettre toute la gomme » (p. 35), y mettre le paquet pour effacer le sujet.

Notons à propos de ces pensées que l'accent est mis sur l'indétermination de qui pense ces pensées, soit l'effacement du sujet.

La suite va insister sur cette question centrale de l'article, et qui lie l'inconscient à sa mise en tension dans la cure, c'est-à-dire le transfert, le sujet supposé savoir. Pas d'inconscient sans analyse, sans analyste, telle était la thèse articulée plus fermement depuis le Séminaire sur *Les quatre concepts de la psychanalyse*. Au cas où nous ne l'aurions pas lu ici, il le résume dans sa conférence du lendemain « De Rome 1953 à Rome 1967 : La psychanalyse. Raison d'un échec. » (*Scilicet I*, p. 46) : « or c'est le postulat [le sujet supposé savoir] dont c'est le cas de l'inconscient qu'il l'abolisse... ».

Vous devez sans doute percevoir que ma visée est de serrer d'un peu plus près la relation entre cet inconscient qui efface le sujet et ce que Lacan évoque, dans sa « Proposition » notamment, sous le nom de destitution subjective, du côté de l'analysant à la fin de la cure.

Mais reprenons encore un peu notre texte : « c'est quelque chose qui se dit, sans que le sujet s'y représente, ni qu'il s'y dise – ni qu'il sache ce qu'il dit » ou encore : « un dire qui se dise sans qu'on sache qui le dit » (p. 36). Ce *on*, cet effacement du sujet, c'est ce qui n'est peut-être pas immédiatement saisi comme à valoir pour les deux protagonistes du discours : l'analysant et l'analyste. C'est d'ailleurs particulièrement vrai de ce que ce *on* désigne : le sujet supposé savoir.

Dès lors insensiblement l'accent sera mis sur l'autre versant du sujet supposé savoir, soit l'analyste. Bien sûr cette équivoque, si elle est nouvelle dans sa formulation, si elle précise l'enjeu, était en quelque sorte impliquée depuis les premières définitions de l'inconscient ; dès « Fonction et champ de la parole et du langage », l'inconscient structuré comme un langage et l'inconscient discours de l'Autre qui impliquent que l'analyste et l'analysé soient du même côté du mur du langage ou encore l'accent mis sur le fait que la critique freudienne de Jung ne porte pas sur une mise en commun de l'inconscient mais sur la fixité du symbole. Il n'empêche qu'analysant et analyste ne se trouvent pas face à ce *on* d'où surgit l'inconscient, dans la même position. Posons seulement que le désir du psychanalyste doit maintenir ouvert – béant dit Lacan – ce qu'opère l'inconscient comme gommage du sujet. Mais il faut y mettre toute la gomme. Et de la mettre toute introduit à l'acte de l'analyste comme actif s'il parvient à maintenir ouvert qu'on ne sache pas qui le dit.

L'exemple que donne Lacan, sans doute plus apuré qu'un oracle ordinaire est celui de la Bible, le livre de Daniel, où une main écrit sur un mur : « *méné, méné, thékel, oupharsin* » (Daniel, I ; 5) : « si ça apparaît sur le mur pour que tout le monde le lise, ça vous fout un empire par terre » (p. 38). Dans tout ce développement, il y a un soin particulier à mêler le

dire de l'analysant et l'interprétation de l'analyste de telle sorte que soit manifeste une réelle difficulté à dire ce qui relève à proprement parler de l'inconscient. Dire que l'inconscient est intersubjectif ne suffit pas, Lacan s'en explique dans la « Proposition de 1967 » : « le transfert fait à lui seul objection à l'intersubjectivité » (p. 18), et plus loin « le constituant ternaire qu'est le signifiant [...] : le sujet supposé savoir, formation comme détachée du psychanalysant » (p.20). Cet exemple biblique vient là à l'instar de l'oracle plutôt comme l'équivoque interprétative, mais on le sait avec Œdipe, il n'y a pas de métalangage de l'oracle – pas plus que de l'interprétation : l'oracle est lui-même moteur de l'histoire, il ne se contente pas d'en être le verdict, il fait partie de l'histoire en même temps qu'il en donne le sens. Ici c'est le verdict, la punition encourue par Balthazar pour avoir fait servir le vin dans les gobelets sacrés des Hébreux. Lacan semble regretter que cette écriture soit attribuée à quelqu'un, fût-ce le Tout-puissant en personne. Ce qu'il faut retenir c'est que l'analyste interprète comme l'oracle avec l'effacement de qui le dit – je n'insiste pas sur cet aspect qui sera repris et développé dans « L'étourdit » – avec l'équivoque interprétative, l'apophantique...

Je tente ici de réduire ma pensée à cette question : l'effacement du sujet, mais dans quel but, quelles fins pour l'inconscient ? L'inconscient est le moteur d'un savoir, mais c'est « d'un lieu qui diffère de toute prise du sujet qu'un savoir est livré puisqu'il ne s'y rend qu'à ce qui du sujet est la méprise » (p. 38) c'est-à-dire qu'il n'y a de savoir produit qu'à condition de la méprise du sujet. Méprise est un nom de l'inconscient : il y a l'inconscient-la-surprise, voici l'inconscient-la-méprise (traduction de *Vergreifen* pour acte symptomatique). L'intérêt de cet inconscient-la-méprise est d'accentuer la dimension de l'acte, que vous voyez ici apparaître discrètement sous la forme de l'acte symptomatique, même si celui-ci comme tel relève de l'analysant. Lacan peut en extraire l'acte comme ce qui est requis pour le psychanalyste. Par ailleurs, l'erreur sur la personne en quoi consisterait le transfert analytique, la méprise du sujet supposé savoir, cette erreur devient le seul canal par lequel l'inconscient peut indiquer cette place du *on* que l'analyste estampille au bénéfice d'un savoir, lequel résulte de la mise en ordre de la séquence de ce qui ne se savait pas. Mais il y a aussi à entendre la méprise du psychanalyste cette fois, celui qui se trompe sur la nature du sujet supposé savoir, celui qui croit qu'il tiendrait son pouvoir d'une bonne prise, notamment d'une prise sur l'inconscient qu'il aurait obtenue – pourquoi pas ? – grâce à son analyse.

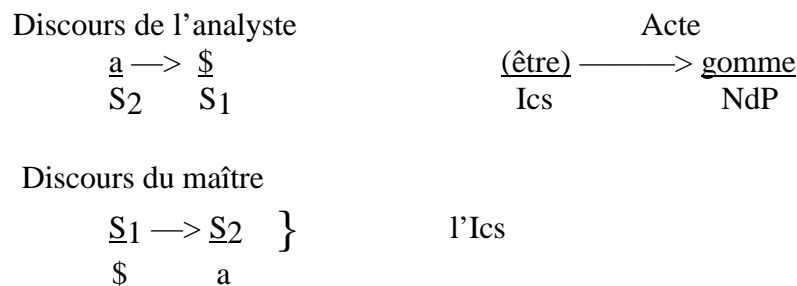
C'est en ce point qu'on doit pouvoir évoquer la destitution subjective et le désêtre dans son rapport au sujet supposé savoir. On peut bien sûr évoquer l'effet de la rupture (la fin) pour l'un (analysant) et pour l'autre (analyste) à partir de la désupposition de savoir appliquée par l'un sur l'autre.

Mais ma question était : qu'en est-il de l'inconscient ?

L'inconscient réside proprement dans sa dimension de discours de l'Autre : y a-t-il une fin à la méprise comme il y en a une au sujet supposé savoir ?

Œdipe, à Colone, se gausse de l'oracle qu'il aurait très bien pu prévoir, ce même oracle qui avait si bien accumulé les pièges depuis sa naissance. Dans sa « Proposition » Lacan cite comme exemple de destitution subjective *Le guerrier appliqué* de Paulhan auquel il se compare lui-même fournissant la matière de ses deux derniers Séminaires à Sainte-Anne, « L'identification » et « L'angoisse », alors qu'il se savait devoir être « excommunié » : la destitution subjective atteint donc Lacan, ou peut-être faudrait-il dire que Lacan atteint à la destitution subjective – ce dont il nous offre le témoignage à quelque quatre ans de distance – au moment même où il promet l'objet *a*. Cet objet *a* vient se loger à la place du *on* de l'inconscient, lieu où s'était installée la division pour son déchiffrement.

Peut-être devient-il possible maintenant de mieux approcher ceci qu'à occuper le terrain, par son acte, du *on* de l'inconscient, l'analyste trouve quelque désêtre à ne plus incarner l'objet du désir de l'analysant sous la forme du sujet supposé savoir : c'est que l'effacement du sujet (l'analysant) au contraire accentue son être, c'est-à-dire sa place, là où elle vient à manquer – rappelez-vous une des premières définitions par Lacan du réel : le livre qui manque à sa place. Ainsi entre les deux sujets supposés savoir, il convient de préciser lequel est en cause. De fait c'est le sujet du discours – l'analysant – qui le suppose grâce à l'acte du psychanalyste, soit encore : « la position du sujet [supposé savoir] en tant qu'inscrite dans le réel » – par l'analyste – (p.40) complétée de « une telle inscription est ce qui définit proprement l'acte ».



L'impératif peut alors être énoncé : « Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir, [nous pourrions dire le Discours du psychanalyste] [...] le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte, et la béance qui fait sa loi » (p. 40). L'acte précisément laisse le sujet en suspens. Je laisse de côté le rapport problématique de l'analysant à l'analyste : à la passe.

La réduction de l'inconscient au savoir est à proprement parler sa visée (de l'inconscient) mais, on le voit, la destitution subjective en constitue le revers, soit le prolongement radicalisé sur le versant de la méprise. Cette mise en équation nous laisse pourtant sur notre faim. Face au destin du sujet, la destitution subjective, reste à poser la question de ce qu'il était avant :

« le savoir qui ne se livre qu'à la méprise du sujet quel peut bien être le sujet à le savoir avant? » – je laisse les remarques sur Cantor de côté – « si ce n'est en aucun sujet, c'est en quel *on* de l'être ? » Je passe sur la réponse qui impliquerait un développement de Dieu au Nom-du-Père.